Zeitschrift: Schweizerische Lehrerinnenzeitung
Herausgeber: Schweizerischer Lehrerinnenverein
Band: 8 (1903-1904)
Heft: 1

Nachruf: Elise Ebersold
Autor: Autier, Joseph

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Der Druck des Jahresberichtes, die zwei letzten Vereinsjahre umfassend, soll vorbereitet und wenn möglich vor Neujahr erstellt werden.

In dem Protokoll der Sitzung vom 6. Juni in Luzern beantragt Frl. Hollenweger-Zürich eine Ergänzung, die Abänderung von Satz 4 ihrer Anträge zur Heimfrage betreffend.

Von der in Luzern beschlossenen Unterstützung von Fr. 500 für ein schwer erkranktes Vereinsmitglied soll die zweite Rate an den betreffenden Vormund abgehen.

2. Frl. Stingelin, Vorsteherin unseres Stellenvermittlungsbureaus in Basel, hat einen Bericht über ihre Tätigkeit nebst der Vierteljahrsrechnung eingesandt, welche genehmigt werden. Da Frl. Stingelin auf 1. November demissioniert hat, soll der Vorstand der Sektion Basel durch eine Ausschreibung nach Ersatz suchen.

4. Die Statuten der Sektionen Emmental und St. Gallen erhalten die Genehmigung des Vorstandes, erstere unter der Bedingung einiger kleiner Korrekturen.

5. Schenkungen. Von Herrn Sekundarlehrer Hess in Zürich, Quästor des Schweiz. Lehrervereins, ist die Summe von Fr. 44. 15 eingegangen als Anteil der Hälfte des Gewinns aus dem Verkauf von „Reinhards Rechenmethode", welche von Herrn Oberlehrer Reinhard in Bern dem Schweiz. Lehrer- und dem Schweiz. Lehrerinnenverein überlassen worden ist. Frau Luise Binkert-Notz in Chaux-de-Fonds hat unserem Verein fünf Aktien des Frauenrestaurant Daheim in Bern geschenkt. — Beide Gaben sollen verdankt werden.

6. Von Frl. H. von Mülinen, Präsidentin des Bundes schweiz. Frauenvereine, ist eine Einladung eingelangt an die Generalversammlung in Genf den 10. und 11. Oktober drei Delegierte als Vertreterinnen unseres Vereins abzuordnen. Frl. Preiswerk-Basel und Frl. Hollenweger-Zürich erklären sich bereit, in ihren Sektionen eine daherige Umfrage zu halten.

Schluss 12 ½ Uhr.

Die Präsidentin:
Die I. Schriftführerin: *E. Stauffer.*

Elise Ebersold.

Quand j'ai appris par la *Suisse libérale* du 7 septembre, qu'Elise Ebersold venait de mourir à Boujean, près de Bienne, le souvenir de la visite qu'elle m'avait faite, il y a de cela presque jour pour jour quinze ans, m'est revenu très vivant à la mémoire. Je la vois encore, petite, menue, un peu gênée dans sa jupe d'alpaca gris, le jersey noir et le chapeau garni de velours et d'une modeste plume d'autruche qu'elle avait, pour la première fois de sa vie, substitués au costume bernois. Elle ne se sentait plus elle-même sans le corselet, la chemisette empesée et les chaînes d'argent, mises de côté pour ne pas trop attirer l'attention pendant un voyage à travers la Suisse française, qui débutait par Neuchâtel et le Vully.

De ce jour date une longue correspondance, jamais interrompue, comme en fait foi le gros paquet de lettres que je viens de relire avec un sentiment mélancolique de regret, en même temps qu'avec une admiration grandissante pour le talent et le caractère de celle qui les a écrites.

A travers toutes ces lettres passe, comme un refrain de chanson, l'expression d'une reconnaissance émue et débordante pour l'existence paisible et heureuse dont elle jouissait après des années de luttes si âpres et de si dur labeur, que bien peu de femmes en ont certainement traversé de pareilles.

Appartenant, ainsi qu'elle le disait, à une race de prolétaires, pauvre entre les plus pauvres, Elise Ebersold n'avait dû qu'à son immense énergie et à son intelligence de première ordre de pouvoir devenir institutrice primaire, à une époque où les études étaient moins compliquées et coûtaient moins cher qu'à présent. Le récit des privations que connut sa jeunesse paraîtrait à la génération actuelle des maîtresses d'école trop extraordinaire pour appartenir à l'histoire. Et cependant ce n'était pas de la légende, et il suffisait d'avoir entendu Elise Ebersold elle-même faire allusion à ce temps de misère, pour savoir qu'elle n'exagérait en rien quand elle affirmait n'avoir pas acheté plus de six fois de la viande, durant les six premières années de sa carrière d'institutrice.

Dans ce temps-là — c'est-à-dire il y a environ quarante-cinq ans — une „régente“ bernoise ne nageait pas dans l'opulence. Le premier traitement de la jeune fille ascendait à la somme de 360 francs, et encore n'était-il pas régulièrement payé . . . et encore était-elle obligée d'aider ses parents à élever leurs autres enfants, sans parler d'une dette contractée au séminaire et qui pesait lourdement sur son cœur et son budget.

Pourtant, grâce à sa robuste nature, à la forte trempe de son caractère, elle traversa victorieusement ces années pénibles. Peu à peu sa situation pécuniaire s'améliorait par des changements de poste, en même temps que ses études personnelles et ses lectures étendaient son horizon intellectuel et développaient ses facultés.

Lorsqu'elle fut nommée institutrice à Aeschi, sa réputation de poète, déjà bien établie, ne tarda pas à lui gagner la sympathie et l'intérêt de beaucoup des hôtes que l'été amenait chaque année dans ce village qu'affectionnaient entre autres deux hommes bien vite devenus ses amis, le peintre Baud-Bovy et cet autre poète, Louis Tournier, qui a traduit en français plusieurs de ces poésies.

Poète, Elise Ebersold l'était dans l'âme ; elle chantait comme chantent les oiseaux, parce qu'elle n'aurait pu faire autrement, parce que la poésie était le langage dans lequel sa pensée s'exprimait le plus librement. Trop pauvre pour pouvoir songer à faire les frais d'un volume de vers, trop modeste pour solliciter des protections sans lesquelles elle n'avait guère de chance de conquérir la notoriété étendue indispensable au succès pécuniaire d'un ouvrage de ce genre, elle ne parvint jamais à réunir ses poésies, éparses dans une foule de feuilles éphémères, ou restées dans ces cahiers, où personne ne songeait à aller les chercher. S'il est possible de discerner un regret, à peine formulé dans ces lettres, il se rapporte à ce volume jamais publié, qui lui aurait, elle le sentait, conquis une gloire dont elle savait se passer, mais qu'elle aurait acceptée cependant avec une joie bien légitime.

A côté de ses poésies et de quelques très rares nouvelles, „beaucoup plus vécues qu'inventées“, Elise Ebersold laisse une quantité énorme de traductions du français, de l'anglais et de l'italien. Elle avait appris la première de ces langues grâce à des leçons peu nombreuses données par quelques personnes en échange de ces services, les deux autres à l'aide de seules grammaires, accompagnées de dictionnaires. Il n'est guère d'auteurs de la Suisse romande — sans parler de nombreux auteurs de France — qu'elle n'ait traduit en allemand,

comme il n'est guère de revues et de journeaux de la Suisse allemande, de l'élégante *Schweiz* à la plus humble des feuilles de chou locales, qui n'aient publié quelqu'une de ses traductions.

Après trente-deux ans passés dans l'enseignement, la maîtresse d'école d'Aeschi avait pris sa retraite en 1888, pour se fixer près de Bienne dont le climat et la position l'attiraient ainsi que le fait qu'on y parlait l'allemand et le français. Elle s'était fait bâtir à Boujean, en face de la plaine et des Alpes, une petite, toute petite maison entourée d'un jardinet, où elle a passé les années les plus paisibles et les plus faciles de sa vie.

Si on avait cherché à personnifier le contentement d'esprit, on aurait pu le peindre sous les traits de cette petite femme toute menue, le visage auréolé de cheveux grisonnants, debout sur le seuil de sa minuscule demeure au balcon fleuri et enguirlandé de vigne du Canada.

Là, elle lisait, là, elle écrivait, de là aussi elle rayonnait tout à l'entour, faisant beaucoup de bien dans des domaines très divers. Elle faisait partie de la loge bernoise des Bons-Templiers et travaillait surtout parmi les enfants. Toutes ses sympathies appartenaient au parti socialiste dont elle suivait avec un intérêt intense les efforts et le développement; mais son ésprit très large ne se spécialisait pas: rien de ce qui était humain ne lui était étranger.

Elle savait, pour l'avoir appris à ses dépens, combien peu on en est encore arrivé chez nous à considérer l'ouvrier de la plume comme digne de son salaire aussi bien qu'un autre.

„Je gagne à peine cinq à six cents francs par an," ecrit-elle, „et pourtant je travaille plusieurs heures par jour, sans jamais m'accorder une semaine de vacances."

Ceux qui publiaient ses traductions n'étaient pas seuls à évaluer souvent trop bas la valeur de son travail et de son temps. Les auteurs dont elle mettait la prose à la portée du public de langue allemande avaient, parfois, vis-à-vis d'elle, d'étonnantes exigences; ses lettres contiennent sur ce sujet de piquantes révélations. Comme toutes les personnes qu'on sait très bonnes, elle a été beaucoup exploitée. Elle ne s'en était pas aigrie et riait la première de la naïve confiance sur l'honnêteté humaine qu'elle avait conservée, en dépit de mainte expérience contraire.

Restée presque seule au monde, après avoir vu mourir toute sa famille immédiate, elle s'était habituée à la solitude et ne s'en plaignait pas: „Autrefois", m'écrivait-elle, „en une fin d'année, ma solitude me causait, aux jours de fêtes, une souffrance profonde, mais depuis bien des années, je me suis si complètement réconciliée avec elle que, même en des moments comme celui-ci, elle ne trouble en rien la sérénité de mon âme."

„Sereine", c'est le mot qui caractérise le mieux cette femme d'élite, à laquelle les circonstances n'ont pas permis de se faire, dans le monde des lettres, la place qui lui aurait appartenu de droit.

Sereine, elle l'a été jusqu'au bout, et seule aussi. Ne la voyant pas sortir pour sa promenade accoutumée, des voisins entrèrent dans son chez-elle si aimé, son „Daheim" comme elle avait appelé sa petite maison. Ils la trouvèrent étendue sur le plancher, paralysée et sans connaissance.

Elle est morte dans la nuit du six au sept septembre, et dans la vie de ceux qui l'ont connue et aimée, son départ creuse un vide qui sera lent à ce combler. *Joseph Autier* (Gazette de Lausanne).